

R E N C O N T R E A V E C . . .

...**Tristan Rain** (*1972) vit et travaille à Paris depuis 1995. C'est le parcours cohérent d'un peintre, entre musique et architecture, que nous vous présentons ici. Pour la virtualité d'une rencontre.

Impressions. Dans chacune des séries de Tristan Rain des aplats de béton rythment un espace clos sur lui-même, enserrant la figure – solitaire ici, double, voire doublée, ailleurs - d'un corps. Première impression d'équilibre d'un monde fixe et glacé, avant de se laisser happer par la toile. Car le geste de l'architecte nous mène dans un monde de vibrations matérielles et musicales, fragiles et ténues - multiples.

Impression d'équilibre : on est d'abord saisi par la grande rigueur de construction qui se dégage de l'œuvre - signe d'une rationalité étouffante, d'une modernité hyperstructurée que rien ne semble devoir menacer. Et pourtant, Tristan Rain la fait éclater. Ce n'est pas seulement qu'il trace cette fragilité du béton, aussi mince que la feuille de papier. Car la perspective est aussi un jeu complexe, comme juxtaposition paradoxale de plans. Paradoxe qui se poursuit jusque dans le mouvement des lignes - verticales et horizontales - qui offre à l'œil de trouver son propre tempo. Une musique des lignes, des pulsions.

Ce que figure Tristan Rain, ce sont des expressions de silences, d'émotions transies et pourtant criantes de présence : la présence de la solitude. Une solitude que le corps ne peut fuir et qui semble lui être imprimée par les lieux-mêmes. Ainsi la série "Rapports humains", où le corps se recouvre par endroits de morcellements géométriques. Mais là s'expriment aussi un désir, une vitalité : répond à ce corps, surgissant de l'arrière-plan, une silhouette étrange, verte et veinée de rouge. Des veines dont la ligne s'improvise, comme pour mieux marquer une régénération possible.

Style. Une forme d'expressionnisme ? Sans doute. Mais au-delà de ce que peut avoir de réducteur cette classification, se pose la question du langage. Si, pour Tristan Rain, le travail de l'image opère toujours sur "la même chose", le choix du langage ne répond qu'à un certain positionnement face à l'objet. Ce qui, concrètement, exprime l'idée que *le* langage n'épuise pas l'objet, mais que l'objet peut bien épuiser *un* langage. Voilà toute la difficulté de "dire".

Influences. "Tout !" ...mais avec des nuances. Musicales d'abord, pour l'essentiel de la musique savante (musique contemporaine, le modernisme, du jazz; des quatuors à cordes de Dmitri Chostakovitch, des œuvres de Schönberg, Boulez, Nono, Berio, Henze, Ligeti, Xenakis, Penderecki, Lachenmann, Sciarrino, de Thelonious Monk, Zorn et Coleman). Et puis l'archéologie, l'architecture (notamment l'architecte japonais Tadao Ando), le cinéma expérimental, la peinture du Moyen-Age tardif. Et puis il y a aussi les peintres classiques Clyfford Still, Ad Reinhard, Max Beckmann, Egon Schiele, Arnulf Rainer, Max Ernst, Arnold Böcklin, Edgar Degas et d'autres. Et à ne pas oublier toutes ces choses de notre vie quotidienne qui nous influencent.

Couleurs. Si avec le temps la gamme des couleurs s'est épurée – variations de bleus, de noirs, de blancs, de gris et de verts - le rouge devient de plus en plus présent. Ce rouge se

retrouve notamment dans la série "Rituels", comme pour mieux affirmer la présence d'un monde originaire ? – archaïque ? - dans un environnement simplifié.

Matières. Huiles sur toile de lin ou de coton pour la plupart. Parfois des supports en bois, en isorel, voire des tissus en fibre de verre. Rajouts de sables, cheveux humains, papier de journal, poudres métalliques, verre, écailles de poissons.

Recherches. Le rapport entre espace et matière guide une grande part du travail de Tristan Rain. Le choix des supports (du tableau seul à la décomposition en polyptyques), comme la déclinaison du thème abordé par séries, lui permet d'intensifier cette recherche. Celui qui se place devant telle œuvre se retrouve impliqué dans un positionnement, qui réfléchit, tel un effet de miroir, le rapport physique représenté.

(Pascal Dechamps, journaliste, décembre 2000, première publication sur Internet dans un article sur l'art contemporain français)